

Préface

[Gilles Philippe, version française de Prefazione, in Donato Sperduto, *Oltre il tempo e oltre la cuccagna* (Carlo Levi, Sartre e Emanuele Severino; Matilde Serao e Balzac), Bari, Wip Edizioni, 2023, 7-10]

Quand on regarde les portraits qu'il brossa de Cesare Pavese, par exemple, ou encore de Mario Soldati, l'évidence s'impose que Carlo Levi ne voulut pas simplement représenter ses amis à un moment précis de leur existence, mais avec toute l'épaisseur du temps parcouru et dans l'inquiétude du temps à parcourir. Les visages sont encore jeunes, mais les traits ont déjà vieilli ; le regard est pensif, comme en attente. On songe aux premiers vers de « *Burnt Norton* », qui nous disent que « all time is eternally present ». T.S. Eliot s'y inspirait de la théorie du temps formulée par saint Augustin : le passé et l'avenir ne sont rien d'autre que des formes du présent, l'un est encore présent dans la mémoire, l'autre l'est déjà dans l'anticipation. Quand Donato Sperduto évoque ici ces portraits, et d'autres œuvres encore comme la couverture que Levi réalisa pour *America primo amore* de Soldati, c'est juste avant de s'engager dans la confrontation de la pensée du temps et de l'être chez Jean-Paul Sartre et chez Emmanuelle Severino, qui voulut lui aussi en finir avec l'idée d'un passé effacé par le présent et d'un futur qui va inéluctablement se substituer au présent¹.

Mais si *Oltre il tempo e oltre la cuccagna* prend, en son centre et en son cœur même, une allure radicalement philosophique, ce n'est pas là qu'il trouve son premier appui, ce n'est pas là qu'il place son pivot, mais dans l'expérience proprement *vécue* de la superposition des temps, telle que Sartre en voulut rendre compte dans un livre qu'il entreprit et abandonna au seuil des années 1950, *La Reine Albermarle*. Sur cet ouvrage sur l'Italie dont tant de choses encore nous sont inconnues (et jusqu'au sens même de son titre), Donato Sperduto apporte ici des informations décisives : nul n'avait encore mesuré avec une telle précision ce qu'il devait au dialogue que Sartre avait noué avec Levi. Mais au-delà du simple souci historique et philologique, il nous montre comment les deux écrivains ont voulu prendre acte de la « superposition des temps ». Dans des pages récemment retrouvées et qui devaient probablement ouvrir cette *Reine Albermarle* dont il ne nous reste que des fragments, Sartre nous décrit des cinéastes américains au bord d'un des bassins des Vestales qui ornent le forum romain ; le ciel est menaçant. « Ils attendent² » : c'est le présent assis au bord du passé dans l'expectative de ce que lui réservent les nuages.

Or, cette « contemporanéité des temps » retenait au même moment l'attention et la réflexion de Levi, et la proximité entre ce que nous en apprenons ici et ce que nous en connaissions chez Sartre ouvre d'innombrables perspectives, et cela d'autant plus Donato Sperduto n'écrase pas les idées et les œuvres à l'aide de la plus grossière des notions, celle d'influence. Si le mot n'apparaît même pas sous sa plume, c'est que cette notion règle à peu de frais l'énigme de la ressemblance entre les textes, de la proximité entre les pensées. Il ne s'agira pas non plus, et pour la même raison, de tout ramener à quelque grand nom, comme celui de Marcel Proust. Si Sartre, pour sa part, savait qu'il marchait sur les traces du plus illustre de ses devanciers, il jugeait que celui-ci n'avait pas bien posé cette question

¹ Ces pages prolongent à leur manière de précédents travaux de Donato Sperduto sur le temps et sur Severino : *L'imitazione dell'eterno. Implicazioni etiche della concezione del tempo immagine dell'eternità da Platone a Campanella*, Fasano, Schena, 1998 et *Il divenire dell'eterno. Su Emanuele Severino (e Dante)*, Aprilia, Aracne, 2012.

² Jean-Paul Sartre, « Fragment d'un journal romain », *Les Temps modernes*, n. 700, 2018, p. 14.

de la superposition des temps, ce parasitage du présent de la perception par le souvenir du passé.

En 1927, dans son mémoire de fin d'études en philosophie, il avait nommé ce phénomène *surperception*³. Si le terme ne devait plus jamais revenir sous sa plume, jamais le thème n'y devait revenir plus fortement que dans *La Reine Albemarle*. Mais il s'y trouve déplacé et élargi : la superposition des temps n'est plus un simple fait psychique, c'est une donnée tangible, dans laquelle nous nous mouvons à chaque instant, et nulle part aussi bien qu'en Italie, dont chaque coin de rue laisse voir les strates de l'histoire. Cette intuition de la contemporanéité des temps, nous apprend Donato Sperduto, Carlo Levi ne l'a pas seulement partagée, il l'a mieux encore explicitée que Sartre ne l'avait fait.

« Tutto è avvenuto, tutto è presente⁴ », nous dit Levi ; quand notre présent appartiendra à notre passé, il n'en cessera pas moins d'être présent. On songe encore à « Burnt Norton » : « Time present and time past / Are both perhaps present in time future, / And time future contained in time past. » Rien n'est pourtant si éloigné de l'horizon philosophique de Sartre, Levi ou Severino que celui d'Eliot, dont la pensée sur le temps se déploie en une méditation sur le salut. Mais Eliot avait bien compris que le temps des choses se doublait aussi du temps des possibles et que tous les deux étaient également coprésents : « What might have been and what has been / Point to one end, which is always present. » Ce revers du temps, Donato Sperduto l'explore cette fois dans des textes de fiction, mais toujours dans la mise en dialogue d'écrivains de France et d'Italie auxquels il a déjà consacré d'importants travaux : Mathilde Serao et Honoré de Balzac. Il ne s'agit assurément pas pour lui de rouvrir ici l'interminable débat sur la factualité de la fiction, mais de voir comment le temps de nos vies joue avec un second type de temporalité. Car la perception, la sensation, le sentiment du monde présent ne sont pas seulement parasités par le jeu de la mémoire et de l'attente, ils le sont aussi par ce que nous imaginons mais qui n'est pas advenu ou n'advient peut-être pas. C'est le temps du hasard, du jeu, de la farce, du rêve, des illusions et de la perte des illusions. C'est la part de ce *pourrait être* à partir duquel nous évaluons sans cesse ce qui *est* et qui nous aide à aller vers ce qui *va être*. C'est aussi le temps de cet *aurait pu être* qui parasite nos souvenirs de ce qui *a été*. Tout cela, à nouveau, non seulement convergeant dans le présent, mais définissant un présent qui ne saurait en aucun cas être réduit à la plate saisie d'un réel donné à un moment donné.

Et si la cocagne ne vaut plus ici simplement comme ce pays d'abondance qui fait rêver l'Occident depuis le Moyen-Âge mais comme l'emblème et le symbole de nos projections imaginaires, on comprend que le titre de chacune des parties du livre de Donato Sperduto serait également pertinent pour l'autre : l'au-delà du temps des choses, c'est l'imaginaire ; l'au-delà de l'imaginaire, c'est le temps des choses. Ce qui est/fut/sera et ce qui pourrait être ou avoir été sont coprésents dans notre esprit, comme sont coprésentes les deux faces d'une pièce, à ceci près que nous en voyons les deux faces à la fois, ainsi qu'il advient quand nous faisons tourner très vite la monnaie sur elle-même. Et c'est ainsi peut-être qu'il nous faut lire le livre de Donato Sperduto, en le faisant sans cesse tourner sur lui-même.

³ Voir J.-P. Sartre, *L'Image dans la vie psychologique : rôle et nature* (1927), repris dans *Études sartriennes*, n. 22, 2018, notamment p. 190-191.

⁴ Carlo Levi, *Un volto che ci somiglia. L'Italia com'era*, cité ici p. 000.